

« Raoul Taburin », de Jean-Jacques Sempé, édité par Gallimard Jeunesse, va être porté au cinéma par Pierre Godeau avec Benoît Poelvoorde en tête d'affiche. © SEMPÉ/GALLIMARD/PHAEDON.



LE SOIR

leslivres

On aime...
 * bien
 ** beaucoup
 *** passionnément
 **** à la folie
 ○ On n'aime pas du tout

l'oblique



JEAN-CLAUDE VANTROYEN

**RIGUEUR
ET DISTORSION
TEMPORELLE**

Allez, un petit bouquin original à lire entre deux romans forts, pour reposer la tête. Quelque chose comme *Le 30 février*, d'Olivier Marchon. Un 165 pages sur pourquoi on est en 2017, sur la nuit du 4 au 15 octobre 1582, sur le 30 février 1712, l'heure d'été et d'hiver et autres curiosités de la mesure du temps. Amusant, instructif et délassant, quoi de mieux pour faire un break ? Et puis l'auteur parle de l'année 1700 qui a succédé à l'année 7208 en Russie. Et d'ajouter : « En cause, non des machines à remonter le temps comme dans celle de George Orwell, mais des changements de référentiels temporels. » Attendez : relisez. Oui, l'auteur parle bien des machines temporelles de George Orwell. Et c'est son référentiel à lui qui était déglingué. Car *La machine à explorer le temps*, daté 1895, est le premier roman d'Herbert George Wells et pas d'Orwell, qui lui a préféré s'installer dans sa *Ferme des animaux* en 1984. Du coup, je n'ai pas poursuivi ma lecture. Si l'auteur (et l'éditeur - Le Seuil) a laissé passer cette erreur, quelles autres horreurs ce livre cache-t-il encore ? Cette faute est une bonne leçon pour les auteurs de ce genre de bouquins, et évidemment pour les journalistes. L'exactitude est leur politesse, la rigueur doit être leur préoccupation fondamentale. Le reste n'est que discours.

l'agenda



Hoda Barakat

est une écrivaine de Beyrouth, comme Iman Humaydan et Elias Khoury. Ils seront à Bozar le jeudi 9 à 20 h à l'initiative de Passa Porta.

Alain Loute et Louis Carré présentent leur *Donner, reconnaître, dominer, Trois modèles en philosophie sociale* (Septentrion) le mardi 7 à 19 h chez Tulitu, à Bruxelles.

Laurent Demoulin est avec *Robinson* (Gallimard) au Centre cult. de Huy le jeudi 9, à 20 h.

Alain Berenboom souffre du *Hong Kong Blues* (Genève) le mardi 7 à 18 h 30 chez Chapitre XII à Ixelles.

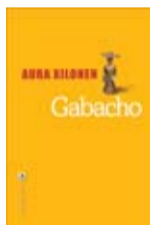
Michel Archimbaud est chez Tropismes, à Bruxelles, le mercredi 8 à 19 h avec ses livres d'entretiens avec Bacon et Boulez (Gallimard).

Daniel Pennac reprend son *Malauassène* (Gallimard). Il l'expliquera sur *La Deux*, lundi 6, à 22 h 45.

**LIVRES
A DOMICILE**

« L'imaginaire nous rend humains »

La jeune Mexicaine Aura Xilonen a écrit le bouillonnant et passionnant « Gabacho ». Le choc des poings, le poids des mots délirants



roman

Gabacho

AURA XILONEN

Traduit de l'espagnol par Julia

Chardavoine

Liana Levi

384 p., 22 €

ebook 16,99 €

ENTRETIEN

Ce *Gabacho*, c'est Speedy Gonzales, la colère des chicanos, l'irrésistible ascension du Super Champion de boxe, le bruit de la baston, la poésie du quotidien, les couleurs du langage, la résurrection de l'amour, le tout malaxé et cuisiné par le délire, l'enthousiasme et le talent d'Aura Xilonen, une jeune Mexicaine qui a aujourd'hui 21 ans mais qui a écrit ce premier roman à 19.

Un *gabacho* au Mexique, c'est un gringo, un yankee. Ce que Liborio voudrait être, lui qui, tout jeune encore, a passé le Rio Grande à la nage pour déboucher dans une petite ville du sud des Etats-Unis. Mais il n'est jamais qu'un *Indio*. Heureusement, il y a le Boss, qui le loge et l'emploie à nettoyer sa librairie hispanique, où il lit avidement. Et puis il y a Aireen, qui lui éclaire la vie.

Liborio n'hésite pas à utiliser ses poings et encaisse les coups avec une patience incroyable. Si bien qu'on le remarque et qu'on en fait un champion de boxe. Et qu'Aireen lui offre son amitié, même s'il eût préféré davantage.

Ce roman, c'est l'itinéraire périlleux d'un enfant pas gâté qui se trouve un destin, une émouvante histoire d'amour, une histoire réaliste d'aujourd'hui. Avec une structure maîtrisée, Liborio comme narrateur et des flash-back dans sa tête. Avec une écriture bouillonnante, portée par une langue inventive et colorée, qui ose prendre le temps de pauses poétiques, style : « Ses lèvres de coquillage se répandent dans l'air en cercles concentriques et éclatent contre mes tympanes comme des pétales de papotille sur le trottoir, comme de petites perles de pissenlit qui s'envoleraient et deviendraient transparentes, aériennes, au contact de l'eau ou du soleil. »

Aura Xilonen était en janvier à Paris. Nous y avons rencontré cette jeune femme débordante de vie et de sympathie.

Dans le roman, vous dites que « les romans sont superficiels,

nunuches et snobinards ». C'est pour ça que vous avez écrit vous-même ?

Ce n'est pas forcément moi qui prétends ces choses, c'est Liborio, qui ne connaît pas le monde littéraire et qui a le droit de tirer sur tout ce qui bouge. Mais c'est vrai que quand je regarde les photos d'écrivains, ils ont le plus souvent le regard au loin et l'allure hautaine. Ça m'amuse, mais finalement on a envie de leur tirer dessus pour qu'ils perdent de leur superbe.

Pourquoi écrivez-vous alors ?

Parce que j'adore raconter des histoires et que c'est le moyen le moins cher de voyager. L'écriture est le seul moyen qui permette de créer sans avoir d'argent. Ce qui me touche, dans l'écriture, c'est de pouvoir créer un monde nouveau, qui surprend, qui inspire, qui fait naître l'imaginaire, qui nourrit les lecteurs. C'est dans l'imaginaire qu'on est vraiment des êtres humains.

Et puis il y a l'amour des mots.

J'adorais écouter ma grand-mère originaire de Veracruz, où les gens ont tendance à s'exprimer en termes grossiers mais drôles, à toujours chercher de vieilles expressions un peu vulgaires. Ma mère elle, prof de lettres classiques, me racontait l'origine des mots, leurs racines, leurs synonymes. Et puis il y a les mots que j'ai découverts par les livres et par internet. L'espagnol du Mexique est une langue très imaginative, très maniable. La couleur, la texture des mots ne sont pas les mêmes au Yucatán ou à Monterrey ni selon les milieux. Il

y a la langue des frescas, les gosses de riches, truffée d'anglais, celle des barrios, des nacos, etc. Et l'albur est une manière de jouer avec la langue, d'y adjoindre de la moquerie et des connotations sexuelles. Il y a, au Mexique, une souplesse du langage particulière. C'est la langue de mon époque et c'est ce que j'aime. J'ai aussi pris goût à inventer, modifier, créer mes propres termes pourvu qu'ils sentent le Mexique.

« Gabacho » est une histoire d'initiation, de quête de soi.

Liborio va se trouver, se découvrir, mais c'est un processus inconscient. Il est comme une page blanche, il ne sait pas d'où il vient, il ne connaît ni son lieu, ni sa date de naissance, ni sa famille. Il va traverser le fleuve à la recherche de l'espoir, de l'amour, de quelque chose. Liborio fait partie de ces gens qui se détestent, il préférerait être n'importe qui sauf lui. En traversant le fleuve, il cherche à survivre à sa propre existence et en découvrant que des gens sont aimables, lui tendent la main, sont prêts à l'aider, il va progressivement apprendre à s'aimer lui-même.

C'est aussi une histoire d'amour, qui le transforme.

L'amour est le seul sentiment qui peut faire profondément changer les gens. Liborio commence à sentir, à penser différemment dès qu'il voit Aireen passer. Pour lui, la vie était quelque chose de laid et d'affreux, et quand il rencontre Aireen, tout s'illumine. C'est comme s'il y avait soudain une lumière au bout du tunnel.

Aireen est la première personne qui lui montre qu'il peut être autre chose qu'un papier jeté au sol et sur lequel les gens marchent.

Propos recueillis par
JEAN-CLAUDE VANTROYEN

LA TRADUCTRICE

« J'ai lu San-Antonio »

Julia Chardavoine a traduit ce qui devait être un casse-tête. Mais elle vit au Mexique depuis quatre ans... « J'ai eu une grande chance, dit-elle : le livre a été vendu en même temps dans plusieurs pays d'Europe et j'ai pu proposer aux autres traducteurs, comme j'étais sur place au Mexique, d'entrer en contact ensemble avec Aura Xilonen. On a géré un mail commun pour lui poser des questions. J'ai vu que je n'étais pas toute seule dans ma galère. J'ai relu du Queneau, j'ai lu du San-Antonio, pour m'imprégner et me libérer dans mon rapport à la langue française. J'ai fait des recherches sur le régionalisme, sur l'argot. Mon père, qui est un vieux Parisien, et ma mère, marseillaise, m'ont donné leurs vocabulaires particuliers. Aura nous a dit : vous êtes coauteur, je veux que vous transposiez mon roman dans votre culture, dans votre langue. C'était une belle liberté. »

J.-C. V.

texto

Les premiers mots du roman

Et donc pendant qu'ils étaient là, ces crevards, à courir après la gisquette, à la harceler, à lui crier des cochonneries, je me suis dit que si je les défonçais tous, ces cons de latinos, je pourrais changer de vie. Après tout, je suis né-mort et franchement j'ai peur de rien. Je l'ai toujours su et je me suis dit que j'en aurais la preuve en explosant les dents du type qui était en train de faire son numéro à la gisquette. Elle, elle disait pas un mot, elle guettait l'arrivée du bus au bout de la rue, comme ça, toute mal à l'aise, et encore plus quand ce fils de pute lui a palpé le cul avec ses doigts mycosiques. J'ai tout de suite lâché mon poste au bookstore où je travaille, ça vibrait autour de moi et j'ai foncé lui coller mon poing dans la gueule. Au fond, qu'est-ce que j'avais à perdre, vu que j'avais jamais rien eu. Je le prends par-derrière, ce guignol, je lui fracasse la cheville, et lui, il se plie en deux, comme ça, au ralenti, comme une bestiole qui glisse le long d'une vitre un jour de pluie, puis je lui fous une droite monumentale juste derrière la tronche, là, de toutes mes forces. Bim ! Bam ! Boum ! Et que je lui pète les dents jusqu'à ce qu'il ait le nez dans son sirop, bien épais, qu'il reste là à chier dans son froc, à tituber sur le trottoir, jambes écartées.

« J'ai aussi voulu montrer que la vie compte autant d'embûches aux Etats-Unis qu'au Mexique et qu'il ne faut pas chercher à partir. » © D. R.